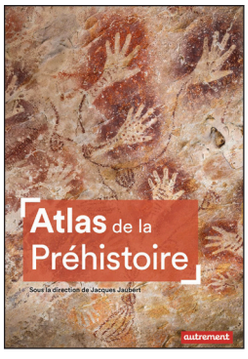
COMPTES RENDUS

LIVRES



Jaubert J. (dir.) (2025) – *Atlas de la préhistoire*, Paris, Autrement, 96 p., ISBN : 9782080450838, 24 €.

L'intégralité de la préhistoire humaine – entendue au sens strict, depuis les premiers outils et l'émergence du genre *Homo* jusqu'au Néolithique – tient ici en moins de 100 pages, dans le format in-octavo caractéristique de cette illustre collection d'atlas. Aucune synthèse comparable, mettant autant l'accent sur la dimension spatiale et adoptant une échelle mondiale, n'a encore été proposée en langue française : le Paléolithique ancien eurasiatique seul avait bénéficié en 1996 d'un traitement analogue dans l'atlas publié par Gerhard Bosinski. Le succès de cet ouvrage en son temps nourrissait l'attente d'un bilan plus large et actualisé, à laquelle répond pleinement aujourd'hui Jacques Jaubert qu'il convient de remercier à ce titre. Pour relever ce défi ambitieux, il s'est entouré de trente-sept auteurs[1], pour la plupart basés en France, et comptant parmi les meilleurs spécialistes des thèmes abordés. Tous partagent des préoccupations méthodologiques communes : critique des sources, exigence concernant les datations et regard technologique sur les productions matérielles. Ces faits techniques, associées aux données paléoanthropologiques, constituent l'ossature de l'atlas, tandis que l'évocation des modes de vie occupe une moindre place. Il était en effet nécessaire de faire des choix, tant les contraintes de format sont importantes : absence de glossaire ; bibliographie générale conclusive limitée à une quarantaine de titres ; deux pages seulement pour chaque chapitre, lesquels intègrent, outre une notice textuelle, au moins une carte, souvent une chronologie et, fréquemment, quelques illustrations (fossiles humains, outils ou œuvres symboliques). Il fallait aussi les talents de Mélanie Martin, la cartographe, pour compenser ces contraintes par une grande efficacité visuelle.

Après une introduction générale, 38 chapitres se répartissent en cinq grandes parties, chacune s'ouvrant par un préambule efficace. La première partie (« Les plus anciens peuplements ») débute bien entendu en Afrique, avec les Australopithèques et les premiers *Homo*, puis mène progressivement à l'Europe et à son Paléolithique ancien, après un chapitre consacré aux premières expansions hors d'Afrique et un autre à l'Acheuléen de ce continent.

La deuxième partie (« L'humanité plurielle ») s'ouvre sur trois chapitres consacrés au *Middle Stone Age*, qui jouent sur des changements d'échelle : deux embrassent l'ensemble du continent africain pour restituer de grandes dynamiques évolutives – encore difficiles à cerner – ainsi que l'émergence des comportements symboliques, tandis qu'un troisième se concentre sur le cadre mieux maîtrisé de l'Afrique australe. Vient ensuite un chapitre – exemplaire par sa concision et sa précision – consacré aux Néandertaliens, depuis Gibraltar jusqu'à l'Altaï. Se succèdent alors un exposé sur le Paléolithique moyen européen – enrichi d'une cartographie audacieuse des traditions culturelles du MIS 3 en France –, un chapitre sur le Proche-Orient, remarquablement illustré, puis une synthèse dédiée aux premières sépultures. L'ensemble se clôt par un chapitre illustrant – de façon insuffisamment explicite à mon goût – les apports heuristiques de la modélisation de niche écologique, en confrontant les peuplements néandertaliens d'Europe du Sud-Ouest durant le MIS 5a et le MIS 4.

Une troisième longue partie (« L'avènement et la domination sans partage de l'Homme moderne ») commence par un bref retour en Afrique avant de nous ramener en Eurasie, sur la trace des hybridations accompagnant l'expansion d'*Homo sapiens* sur ce continent. Le propos se resserre ensuite sur l'Europe : douze chapitres – partant du passage entre Paléolithique moyen et récent pour aboutir au Mésolithique – permettent tantôt de balayer chacun des grands courants culturels qui se sont succédé dans cet intervalle, tantôt d'explorer quelques grandes thématiques (art, parure, pratiques funéraires). C'est une bonne façon de montrer que, dans ces domaines, les contrastes entre courants culturels sont parfois moins tranchés que ne le laisse supposer une taxonomie ancienne reposant principalement sur des choix techniques. Enfin, la troisième partie s'achève par un retour en Afrique à propos de son *Later Stone Age*, le format s'avérant alors un peu étroit pour bien en faire saisir la diversité.

La quatrième partie (« L'Asie, un formidable terrain pour la Préhistoire du XXIe siècle ») nous entraîne ensuite vers des horizons où les sources encore lacunaires, mais déjà variées, laissent entrevoir des trajectoires

1. W. Banks, P. Bayle, A. Beaudet, J. Blinkhorn, F. Bon, I. Crevecoeur, F. d'Errico, A. Delagnes, S. Ducasse, J.-Ph. Faivre, V. Feruglio, H. Forestier, J.-M. Geneste, Y. A. Gómez Coutouly, L. Hoareau, J.-J. Hublin, Th. Ingicco, M. Izuho, Y. Kaifu, L. Klaric, M. Langlais, B. Maureille, L. Meignen, N. Naudinot, E. Nicoud, Th. Perrin, D. Pleurdeau, G. Porraz, C. Renard, S. Rigaud, N. Teyssandier, A. Tomasso, E. Trinkaus, B. Viola, C. Zanolli, V. Zeitoun, N. Zwyns.

paléoanthropologiques et historiques différentes de celles qui nous sont familières dans le monde eurafricain. Le survol de ce gigantesque univers asiatique remonte aux premières expansions hors d'Afrique et conduit d'abord dans la péninsule Arabique et le sous-continent indien. Ensuite, de l'Asie centrale à la Chine, en passant par la Sibérie et la Mongolie, trois chapitres, démarrant avec les indices de présence les plus anciens, mettent l'accent sur les Dénisoviens et sur leurs hybridations avec Néandertal et Sapiens. Ces chapitres font également allusion à l'originalité des productions lithiques, dont l'histoire déborde des cadres qui nous sont familiers en Europe. Elle en dévie complètement en Asie du Sud-Est continentale et insulaire (cf. *Sunda*), avec le phénomène hoabinhien, partie émergée d'une civilisation du végétal dont la caractérisation fine reste à venir. Ainsi s'achève cette partie consacrée aux promesses scientifiques de l'Asie, après un chapitre entièrement dédié aux débitages micro-lamellaires par pression, à leur origine vers 25 000 cal BP puis à leur dispersion.

Ces débitages se sont répandus, on le sait, jusqu'en Alaska, à travers la Béringie. Cette diffusion est abordée dans les deux derniers chapitres de la cinquième partie (« La conquête des nouveaux mondes »), laquelle débute par un chapitre consacré à la partie orientale de l'Asie du Sud-Est (i.e. *Wallacea*), suivi d'un autre sur la Nouvelle-Guinée, l'Australie et la Tasmanie (i.e. *Sahul*), puis d'un troisième sur les premiers peuplements du Japon à partir de 38 000 cal BP.

Il va sans dire que, dans ces deux dernières parties – les plus exotiques pour la plupart d'entre nous – l'atlas rend des services essentiels de localisation des régions et sites de référence. Ainsi s'affirme le plus explicitement sa fonction d'ouvrage usuel, laquelle se vérifie amplement ailleurs, puisqu'il donne aisément accès à des informations sur les grands corpus (par exemple, combien de figurines féminines gravettiennes ?), sur leur étendue (jusqu'où exactement trouve-t-on des Néandertaliens ?) et sur la position dans le temps de certains phénomènes (quelle chronologie retenir, pour le moment, à propos du *Still Bay* et de *l'Howiesons Poort* ?). L'ouvrage s'impose ainsi comme un précis – à mon avis, indispensable dès la troisième année de licence pour ses mémentos – sans que l'on puisse toutefois le considérer comme un manuel. C'est la contrepartie du choix généreux de laisser s'exprimer une quarantaine d'auteurs, parmi lesquels certains sont plus rompus à la pédagogie que d'autres. Peut-être faudrait-il, pour fluidifier de futures expériences analogues, s'obliger collectivement à réserver notre jargon aux échanges entre collègues. Je pense d'abord à tous ces termes qu'il serait si facile de traduire en langue naturelle, ce qui est indispensable si l'on veut toucher un public large : au hasard, « proxy », « armature », « morphotype », etc. Je pense aussi à ces expressions toutes faites qu'il conviendrait de corriger ou de préciser : par exemple « comportement graphique » ou « pratique socio-économique » (que percevons-nous concrètement des dimensions sociales ?) ou encore « stratégies de subsistance » (n'étaient-elles pas plutôt tactiques, parfois ?). Je fais surtout référence – et nous sommes là au cœur de ce que cet atlas entend illustrer – à ce flou épistémologique entourant un des objets principaux de nos investigations, une imprécision que traduisent les hésitations terminologiques d'un auteur à l'autre de l'atlas : « chronoculture », « techno-complexe lithique », « complexe chrono-culturel », « culture », « tradition », « courant technique »... Il serait souhaitable, un jour, de réduire quelque peu cette indécision – en modulant néanmoins selon les périodes et les sources.

Bien que ce flou persiste et malgré les raisons profondes de ces hésitations – que Jacques Jaubert résume avec beaucoup de justesse en introduction (« rien n'est plus complexe que de cartographier une paléoethnie n'ayant de frontière que celle connue d'elle-même ») –, en dépit aussi de l'immense contrainte que représente, pour nous, la nécessité de compresser à ce point le temps sur chaque carte (plus d'un million d'années, par exemple, sur celle consacrée au Paléolithique ancien africain), venons-en à l'essentiel de ce qui fait la qualité de cet atlas. Mélanie Marie a donc réussi à y produire, avec le concours des auteurs, une information géographique généralement très claire. Même si les quelques cartes combinant plus de deux variables ne sont pas les plus lisibles, le lecteur, progressivement familiarisé avec des icônes efficaces, parvient à en maîtriser la complexité. On saluera enfin la relative rareté des cartes émaillées de flèches : indispensables pour symboliser les grandes phases d'expansion du peuplement, elles n'en simplifient pas moins fortement la réalité par leur caractère unilinéaire.

En somme, cet ouvrage est très réussi, compte tenu de l'état des connaissances et des fortes contraintes qu'il a fallu respecter – espace réduit et diversité des auteurs. Et ce succès s'apprécie aussi à l'aune des désirs de compléments qu'il suscite. Comme autant de jalons pour une « paléogéographie » qui consisterait, comme cela est mis en œuvre pour l'ethnographie et l'histoire, à ajuster les ambitions de la géographie humaine aux réalités paléolithiques et mésolithiques. On se prend à espérer, par exemple, que les données populationnelles révélées par la paléogénétique sur l'Europe du Paléolithique récent commencent à être mises en carte. À souhaiter aussi que l'extension des biomes et l'ampleur des courants culturels soient davantage comparées. Ou bien – c'est plus utopique – que les biais de conservation soient parfois explicités. Et peut-être – ce qui est déjà plus réaliste – que, descendus à des échelles plus fines, celles de régions particulièrement bien étudiées, on s'affranchisse d'un mode de représentation pour ainsi dire « westphalien » (des aires homogènes et bien délimitées) pour s'approcher de la forme plus réticulée des mondes parcourus par les chasseurs-cueilleurs et de leurs alliances. À celui qui a coordonné si talentueusement le présent atlas, ainsi qu'à d'autres, je lance ce nouveau défi.

Boris Valentin
Professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
UMR 8068 – Temps, Nanterre
valentin@univ-paris1.fr